

# Entre Afrique et Occident : Une nouvelle génération d'écrivaines

*Pascale Abadie*  
Wright State University

**Abstract:** La littérature des auteurs féminins sub-sahariens d'aujourd'hui a beaucoup changé depuis la fin des années 1970. Les auteures d'aujourd'hui se concentrent davantage sur le « soi » et cette nouvelle génération d'écrivaines issues de l'immigration introduit dans leur texte l'aliénation, et la folie de l'exil. Ces écrivaines s'éloignent d'une littérature biographique de témoignage. Ce nouveau mouvement littéraire appelé « migritude » contribue dorénavant à l'universalité de la culture africaine au sein de la culture mondiale.

**Keywords:** migritude – identité – hybridité – femmes – Calixthe Beyala – Fatou Diome – immigration

**L**a littérature africaine a été pendant longtemps exclusivement une affaire d'hommes. Dans *L'émergence d'une écriture féministe au Sénégal et au Québec*, Drame affirme que « Les hommes dominent la scène [de la littérature] sans qu'une femme ait pensé sa propre condition et donné à sa réflexion la forme d'une fiction romanesque ou poétique ». La décision des femmes africaines de prendre la plume a changé l'image de la littérature en Afrique. Si ces écrivaines ont commencé à écrire, avec au tout début le roman de la Camerounaise Thérèse Kuoh-Moukoury, *Rencontres essentielles*<sup>1</sup> (1969), c'est surtout au travers et avec le succès d'*Une si longue lettre* (1979) de l'écrivaine sénégalaise Mariama Bâ que la littérature africaine féminine a commencé. Ces premiers livres ont montré la colère des femmes africaines contre l'arrogance masculine et Mariama Bâ a été la première à écrire sur la vie des femmes en Afrique et particulièrement en Afrique de l'Ouest. Drame souligne que L'auteur féminin trouve ainsi « dans l'écriture un moyen d'assurer sa survie et le droit d'exister. Sous forme de confessions, elles [les femmes] racontent la recherche par la plume de mots pour dire ».

---

<sup>1</sup> Premier roman d'une femme écrivain d'Afrique francophone subsaharienne. On trouve dans ce roman des sujets tels que l'amour, l'infertilité, les mariages ratés et l'adultère. Cette auteure, avec ce roman, a voulu inspiré d'autres femmes à écrire.

La littérature féminine africaine d'aujourd'hui est riche en diversité et en auteures, on y trouve cette notion de « réveiller les consciences » ainsi que la « volonté de dénoncer ». Écrire, pour la femme africaine, est un acte courageux, car son écriture inquiète les hommes qui voient soudainement « non pas une femme mais un esprit » (Kane). Ce sont de nouveaux portraits de femmes qui apparaissent dans ces romans, écrire pour ces auteures devient désormais un véritable engagement social, culturel et politique. Ces écrivaines s'éloignent d'une littérature autobiographique de témoignage que l'on retrouvait chez leurs prédécesseurs des années 1970. Cette littérature contribue dorénavant à l'universalité de la culture africaine au sein de la culture mondiale.

Depuis les années 1980-90, les auteurs féminins africains qui ont élu domicile en Occident et plus particulièrement en Europe de l'Ouest, abordent dans leurs textes le thème de l'immigration. Jacques Chevrier<sup>2</sup> a appelé ces écrivains, les écrivains de la migritude « en écho aux écrivains de la négritude » (cité par Lavigne). Dans son article *La migritude : une errance identitaire et littéraire ?*, Sophie Lavigne affirme que ce mouvement a fait « suite au renouveau Kourouma (*Les Soleils des Indépendances*) et à l'écriture féminine, [qui] est caractérisé par le fait migratoire ». La plupart des auteurs africains francophones des années 2000 ont choisi de vivre en Europe et « même s'ils restent des écrivains africains, le lieu et les conditions dans lesquels ils vivent affectent directement leurs discours qui se trouve décentré » (Chevrier, *Afrique sur Seine* 121), puisque l'errance est devenue leur mode de vie. Même s'il habite en France, l'auteur africain garde encore ses traditions africaines, ce qui l'oblige à se remettre en question quant à sa provenance mais aussi quant à sa terre d'accueil. Les auteures de la « migritude » écrivent sur ce qui les touche aujourd'hui, en particulier la problématique identitaire dans ce monde « en voie de globalisation ».

Cette nouvelle littérature née en exil et plus particulièrement en France, réunit les mots négritude et émigration. La négritude, un mouvement littéraire des années 1930, est née du besoin que l'homme noir a eu de retrouver une identité que le colonisateur lui avait volée depuis le début de l'esclavagisme. Senghor définit ainsi la Négritude en 1959 « La négritude est le patrimoine culturel, les valeurs et surtout l'esprit de la civilisation négro-africaine » (cité par Kesteloot 106). Le thème de la « migritude » devient omniprésent dans la littérature du 21<sup>ème</sup> siècle puisque ces auteures écrivent loin de l'Afrique. Dans leurs romans, elles partagent leurs expériences d'immigrées et leurs souvenirs d'Afrique. Chevrier ajoute que « Les écrivains de la migritude tendent en effet, aujourd'hui, à devenir des nomades évoluant entre plusieurs pays, plusieurs langues et plusieurs cultures, et c'est sans complexes qu'ils s'installent dans l'hybride naguère vilipendé par l'auteur de *L'aventure ambiguë* » (Afrique(s)-sur-seine 16).

Vivant aujourd'hui pour la plupart en France, Angèle Kingué, enseignante et femme de lettres camerounaise, appellent ces écrivaines des « afro-parisiennes ». Ces

---

<sup>2</sup> Jacques Chevrier est un universitaire français, il est président de l'Association des écrivains de langue française et professeur émérite à l'Université Paris IV - Sorbonne.

auteures écrivent pour un lectorat occidental, la plupart d'entre elles ne sont pas lues, connues ou reconnues en Afrique, elles peuvent donc écrire des romans dit « Européo-centrés » sans peur d'être jugées. Dans les années 1990, parmi cette nouvelle génération d'écrivains féminins africains, on pourra nommer Calixthe Beyala et Fatou Diome. Ces auteures issues de l'immigration donnent au roman africain un renouveau puisqu'elles introduisent dans leurs textes, des années 2000, cette expérience vécue de l'immigration, de l'aliénation, de la folie et de l'exil, thèmes qui touchent tous ceux et toutes celles qui ont, comme elles, quittés l'Afrique. Ce sentiment d'être « exilée tout le temps » (Diome 181), perdue dans leurs romans. À l'étranger, qui d'après Glissant se résume à « quitter le lieu, la terre natale, pour mieux la cerner et ensuite l'intégrer » (cité par Lavigne), vient s'ajouter le métissage. Diop explique ce métissage pour vivre l'ailleurs ainsi :

Nous étions à Paris un certain nombre d'étudiants d'outre-mer qui – au sein des souffrances d'une Europe s'interrogeant sur son essence et sur l'authenticité de ses valeurs – nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissent nous-mêmes. Ni blancs, ni jaunes, ni noirs incapables de revenir entièrement à nos traditions d'origine ou de nous assimiler à l'Europe, nous avons le sentiment de constituer une race nouvelle, mentalement métissée mais qui ne s'était pas fait connaître dans son originalité et n'avait guère pris conscience de celle-ci. (Diop cité par Chevrier, « L'image du pouvoir ... » 54)

Les écrivains de la migritude pourraient donc se définir comme :

Multiples et singuliers. Singuliers par le chemin qu'ils tracent, seuls en pays d'adoption, multiples parce qu'ils portent en eux une histoire de famille, d'ethnie, de clan et parfois même continental. L'histoire de la colonisation et de la décolonisation est tout à fait incontournable, en ce sens où elle construit le monde actuel. (Lavigne)

Nous nous pencherons particulièrement sur Calixthe Beyala et Fatou Diome, écrivaines de la migritude et qui écrivent en France où elles sont largement publiées. Comme on le verra, ces auteures, bien qu'exilées ne peuvent s'éloigner de leurs racines africaines et de l'importance que ces racines continuent à avoir sur leurs modes de vie ou la façon qu'elles ont de se mouvoir dans un pays où elles ne sentent pas toujours chez elles mais où l'idée de retourner vivre en Afrique n'est pas envisageable. Pour Fatou Diome c'est l'écriture qui permet à son héroïne de rester en contact avec ses racines, pour Calixthe Beyala c'est la cuisine. Nous verrons dans *Le ventre de l'atlantique* et *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* que ces romans reflètent le malaise de ces femmes à la recherche de leurs identités. Les héroïnes de ces deux romans subissent l'influence de

deux milieux culturels où l'exil bouleverse leurs repères et les forcent à se confronter ainsi au pluralisme identitaire des immigrés.

Calixthe Beyala, auteure camerounaise, qui s'installera en France à l'âge de dix-sept ans et Fatou Diome qui quittera l'île de Niodior au Sénégal à vingt-deux ans pour suivre son mari français dans l'Hexagone ont marqué la littérature de la « migritude ». Beyala et Diome sont respectivement nées en 1961 et 1968, après les indépendances de 1960, leur naissance est marquée avec l'arrivée de la majorité des États Africains. Fatou Diome devant un public à la Fnac de Mulhouse renforcera cette notion d'être née après les indépendances en affirmant que « Senghor a été colonisé, pas moi. Il a dû lutter contre des injustices que moi je n'ai pas connu, puisque son combat me les a épargnées » (Zadi 172). La « migritude » dans les romans de Calixthe Beyala, tels que *Le petit prince de Belleville* (1992), *Maman a un amant* (1993), *Asséze l'Africaine* (1994) *Amours sauvages* (1999) et *Comment cuisiner son mari à l'africaine* (2000) ainsi que dans ceux de Fatou Diome *Le ventre de l'Atlantique* (2003) et *Kétala* (2006), semblent proposer une dimension particulière et nouvelle de l'espace. Fatou Diome emporte le lecteur dans ce combat perpétuel d'identité dans son roman *Le ventre de l'Atlantique* où l'auteure se retrouve confronté à cette hybridité.

En effet, *Le ventre de l'Atlantique* souligne l'errance, l'exil, l'émigration et la quête identitaire. Dans ce roman Fatou Diome touche trois sujets qui tiennent à cœur les auteures africaines qui, comme elle, vivent et écrivent en dehors de l'Afrique : les traditions africaines ancestrales qui doivent changer pour permettre à l'Afrique d'avancer, la recherche identitaire de l'émigrée et enfin les difficultés de l'émigration et de l'adaptation dans le pays d'accueil.

*Le ventre de l'Atlantique*, est donc le premier roman de cette Sénégalaise de 49 ans paru en France en 2003. Ce roman autobiographique brosse le tableau de l'émigré africain et parle de la France vue d'Afrique et vice-versa. L'héroïne Salie, jeune femme sénégalaise vivant en France, tente de persuader son jeune frère, resté au Sénégal, de ne pas la rejoindre. Diome permet au lecteur d'entrevoir des morceaux de la vie de Salie et de comprendre que cette jeune femme ne se sent chez elle ni en Europe, ni en Afrique : « Lorsque je rentre chez moi, c'est comme si j'allais à l'étranger. Je suis devenue « l'autre » pour les gens que je continue d'appeler « les miens ». Je ne sais plus qui je suis, une Africaine, une Européenne, une voyageuse ou une jeune femme noire ». (Diome 54). Diome touche aussi les sujets délicats des mariages forcés, de l'exil et surtout des devoirs des exilées envers leur famille restée au pays. L'exilée bien souvent se heurte à l'incompréhension de sa famille. Trente ans après la publication d'*Une si longue lettre*, les femmes africaines, même exilées, sont encore confrontées à la dictature familiale et elles doivent encore et toujours se soumettre à la volonté de leur famille. C'est sur ce point particulier que se penche Fatou Diome, car l'Afrique est encore et toujours profondément liée aux structures parentales et familiales traditionnelles. On remarque ainsi dans *Le ventre de l'Atlantique* (2003) une critique de la société traditionnelle africaine où l'individu ne peut être envisagé en dehors du groupe. Kane insistait déjà sur l'idée

que « L'homme n'existe pas sans la famille, sans la société. Je crois qu'il n'est pas pour les Diallobé<sup>3</sup> de monde possible sans la famille, sans la communauté identitaire, sans la chaîne des générations » (Cheick Hamidou Kane cité par Sakho). Cette vie en communauté est difficile à maintenir pour les exilées qui vivent en France et qui s'aperçoivent que « vivre en communauté, souvent exalté en Afrique, est considérée comme un handicap » (Sakho) dans un pays où tout est désormais centré sur l'individu. Allier la modernité du pays d'accueil avec les anciennes traditions de l'Afrique est le problème principal des héroïnes des romans de la migritude. C'est ce passé lourd de traditions et cette nouvelle liberté qui rendent les personnages des romans de la « migritude » si déracinés. Ces auteures qui vivent à l'étranger s'efforcent de toucher des sujets qui leur sont propres, et qui sont souvent liés à l'identité perdue de l'immigrée face à une Afrique restée attachée à ses traditions. L'écriture pour ces écrivains féminins d'Afrique subsaharienne devient « une sorte de refuge » (Sakho), et c'est à travers l'écriture que l'exil devient supportable. Diome témoigne par la bouche de son héroïne Salie que :

L'exil est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. Partir, c'est avoir les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances. Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous les replis de terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité. (226-227)

C'est cette séparation géographique de l'exilée qui lui permet de renaître, là où rien ni personne ne la jugera, là où elle pourra enfin être et non pas devenir ce que les autres veulent qu'elle soit. Là, en exil, elle trouvera la liberté de dire et de faire ce que les générations de femmes précédentes n'ont pas pu ou pas osé dire ou faire. L'auteure reste toutefois liée à l'Afrique puisque sa mémoire reste aussi son identité. Malgré cette liaison avec l'Afrique, ces auteures choisissent de s'en détourner afin de mettre l'accent sur « le soi ». Pour ces écrivaines le roman « pose avec acuité le problème de la quête quasi obsessionnelle de l'identité auquel sont confrontés les migrants. Arrivés en Europe

---

<sup>3</sup> Les Diallobé est le nom que l'on utilisait autrefois pour les Peuls. Les Peuls «représentent l'un des plus grands peuples d'Afrique : ils sont 20 millions, anciens éleveurs nomades islamisés qui parlent la même langue partagent la même culture, avec des accents et des expressions différentes en fonction des régions » (Cessou). Cheick Anta Diop, scientifique sénégalais explique que : « Les Ka ont donné les Kane, les Dia les Diallo, un surnom de guerre qui veut dire « le résistant, l'indomptable ». (Cité par Cessou)

avec une culture acquise dès la naissance, ils se retrouvent, une fois sur place, face à une autre culture qui joue la carte de l'assimilation » (Sakho). Bien qu'étant une souffrance, cet exil est aussi synonyme de liberté nécessaire.

L'immigration, qu'elle soit volontaire ou involontaire, est souvent vécue comme un conflit culturel et en même temps comme un enrichissement puisque ces auteures évoluent entre plusieurs pays et plusieurs cultures, la leur et celle du pays d'accueil. L'émigrée apprend à naviguer dans ce nouvel environnement occidental où elle est à même de mieux comprendre les rapports qu'elle entretient avec son pays d'accueil et aussi avec les autres émigrés. Dans *Le ventre de l'Atlantique* Moussa jeune footballeur du village de Salie, part en France avec espoir de percer dans l'équipe de France et parle de ce rapport ambigu qu'il ressent en France quand il affirme :

Les Blancs, il ne pouvait plus les sentir, disait-il, à cause de leur sournoise façon de relativiser le racisme pour mieux le pratiquer ou de rester indifférents aux difficultés de ceux qui en sont victimes. Les Noirs, il ne les supportait plus, à cause de leur manie de voir le racisme partout [...] Antiraciste radical, il était devenu lui-même raciste, déclarait-il, raciste anti-cons, toutes races confondues. (Diome 187)

Vivre dans cet espace occidental et être témoin de cette interaction entre Blancs et Noirs, permet à Moussa de prendre du recul quant aux préjugés racistes venant des deux côtés. C'est la vision de l'un sur l'autre que juge ici Moussa. L'idée d'une représentation négative de la France n'oblige pas à une vision positive de l'Afrique et vice-versa. C'est en rejetant une idée idéaliste de la France mais aussi les traditions rétrogrades de l'Afrique que l'émigré se forgera une nouvelle identité, où il faudra accepter l'Autre pour pouvoir s'affirmer, et adopter ses valeurs en les ajoutant à son univers. Afin de contrôler l'espace dans lequel il évolue l'immigré doit acquérir une « diversité identitaire et culturelle » (Thiam Saliou 24).

Pour Diome, Il faudrait pouvoir allier les avantages de la modernité occidentale avec ses racines pour embrasser une nouvelle identité, et c'est finalement une redéfinition du « moi » qui doit être effectuée par l'émigré à travers la création d'un espace où l'émigré garderait sa dignité :

Je cherche un pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire. Je cherche mon pays là où les bras de l'Atlantique fusionnent pour donner l'encre mauve qui dit l'incandescence et la douceur, la brûlure d'exister et la joie de vivre. Je cherche mon territoire sur une plage blanche, un carnet, ça tient dans un sac de voyage. Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi. (Diome 295)

C'est une réunion du passé et du présent à laquelle nous invite Fatou Diome, ce rassemblement temporel permet aux valeurs de coexister sans que l'une ne prenne le dessus sur l'autre. Salie explique qu' « Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords » (Diome 295). Puisque Salie est une enfant illégitime, cette héroïne est étrangère dans son village et son exil est en quelque sorte une échappatoire culturelle qui l'amène à se débattre entre son pays d'accueil et son pays d'origine. Salie ne se reconnaît plus vraiment ni dans sa culture d'origine ni dans la culture française, elle luttera pour se trouver une identité qui pourra lier la Sénégalaise qui est encore en elle et la Française qu'elle est devenue. Léonora Miano, auteure camerounaise, appellera cela « la conscience diasporique ». Exposée directement au conflit identitaire Salie ne se retrouvera plus dans les femmes qui sont restées à Niodior. Quand elle y retourne pour les vacances, les femmes la regardent différemment et s'éloignent de sa compagnie car elle est devenue une étrangère à leurs yeux, Salie étant dorénavant perçue comme une marginale. À travers le rejet des femmes de Niodior il y a cette déchirure de l'auteure entre le pays d'accueil et celui de ses racines. La jeune femme s'aperçoit que la vie des femmes à Niodior ne pourrait plus la satisfaire, car même si elle est seule en France, sa liberté pour elle n'a pas de prix. Diome souligne ici la déconnection que l'exilée éprouve non seulement envers son pays mais aussi envers ses compatriotes, car inexorablement partir implique changer. Diome à travers les voyages de Salie à Niodior soulignera cet écart qui se forge un peu plus chaque année dans les relations entre ceux qui restent et ceux qui partent et qui ne reviendront plus.

Les personnages des auteures de la migritude s'exilent indéfiniment et ne font que de brèves visites dans leur ville ou village d'origine. Ce besoin de partir Edward Saïd<sup>4</sup> l'explique dans son livre *Orientalism*<sup>5</sup> (1978) où la représentation de l'Orient fondée sur l'idée de supériorité de l'Europe est telle qu'elle installe, dans les esprits des Africains, une notion d'infériorité pour les pays anciennement colonisés. Difficile donc pour ces hommes de s'identifier à une culture dite « inférieure ». Diome confirme cette représentation de l'Orient et souligne que la colonisation mentale a remplacé la

---

<sup>4</sup> “Eduard Said, who has died aged 67, was one of the leading literary critics of the last quarter of the 20<sup>th</sup> century. As professor of English and comparative literature at Columbia University, New York, he was widely regarded as the outstanding representative of the post-structuralist left in America ... The broadness of Said's approach to literature and his other great love, classical music, eludes easy categorization. His most influential book, *Orientalism* (1978), is credited with helping to change the direction of several disciplines by exposing an unholy alliance between the enlightenment and colonialism” (Ruthven).

<sup>5</sup> “Orientalism appeared at an opportune time, enabling upwardly mobile academics from non-western countries (many of whom came from families who had benefited from colonialism) to take advantage of the mood of political correctness it helped to engender by associating themselves with “narratives of oppression”, creating successful careers out of transmitting, interpreting and debating representations of non-western “other” (Ruthven).

colonisation (60). Salie aurait pu effacer à jamais L'Afrique et embrasser entièrement sa nouvelle terre d'accueil mais comme le souligne Volet, « Dans le domaine identitaire, on n'efface jamais tout à fait les expériences vécues au cours des ans, on n'abandonne pas impunément l'apprentissage de la vie fait ici et là. Chacun doit harmoniser les différentes facettes d'un soi multiforme et vivre sa vie, en paix avec sa propre histoire ».

Diome remet ainsi en question les rapports de pouvoir entre la France et le Sénégal, le premier, ancien pays colonisateur et le second, ancien pays colonisé. Diome nous montre une image de Salie ni complètement occidentale ni complètement africaine : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine de l'alliage qu'elles m'ont légué » (Diome 210). Dans ce texte l'expérience de la France vient se superposer avec ses racines africaines, et c'est à travers l'écriture que Salie trouve ce que Pratt, professeur de langues et de littérature à l'université de New York, appelle « sa zone de contact », c'est à dire la rencontre de deux cultures différentes de forces inégales dans un même espace. Pratt définit cette zone par la « notion de transculturation qui est l'incessant et l'inévitable processus d'appropriation et de négociation qui se met en place entre deux cultures quand elles sont mises en contact » (Pratt 37). Quand Diome parle de l'Afrique elle ne l'idéalise plus, comme le faisait les écrivains de la Négritude, elle montre clairement les défauts de la société traditionnelle africaine mais elle montre aussi le vrai visage de la France, avec ses procédés d'accueil scandaleux, comme ceux qu'elle a reçus lors des examens médicaux et qu'elle compare aux procédés reçus par les siens pendant la colonisation. Salie a du mal à se situer entre ces deux mondes « Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient ? » (Diome 90). C'est l'écriture qui permettra à Salie de se situer entre ces 2 mondes.

Pour l'héroïne du *Ventre de l'Atlantique* l'écriture est son dernier point d'attache avec Niodior puisque c'est là que sa grand-mère habite et d'où viennent ses racines, « Elle [sa grand-mère] est le phare planté dans le ventre de l'Atlantique pour redonner, après chaque tempête, une direction à ma navigation solitaire » (Diome 220). Niodior est le centre émotionnel de la narratrice et la France le centre de sa réussite matérielle. L'émigration entre l'Afrique et la France est loin d'être tout à fait claire puisqu'elle varie entre l'enthousiasme de l'ailleurs, menant à la réussite personnelle, à la liberté d'expression lié à un nouveau mode de vie. Salie, personnage hybride<sup>6</sup> n'appartenant ni à la France ni à Niodior, se forge son propre espace à travers l'écriture où « Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité » (Diome 122), un concept intéressant puisque le nom même de l'héroïne Salie signifie « dignité ». On trouvera dans *Le ventre de l'Atlantique* un roman engagé et un dialogue ouvert avec le lecteur.

À l'inverse des personnages de Fatou Diome, ceux des romans de Beyala oublient l'Afrique quand ils tombent inexorablement dans la vulnérabilité de l'univers de

---

<sup>6</sup> Dans le sens où deux éléments de nature différente sont rassemblés.



Belleville, ils sont ainsi « mal préparés à appréhender la complexité de leur milieu d'accueil, ils [ces personnages] ne peuvent pas se présenter comme les apôtres d'un nouveau dialogue interculturel, ni encore moins proposer une nouvelle approche de l'identité africaine » (Kom 51) puisque loin de l'Afrique ils doivent se créer, tout comme les personnages de Diome, une identité nouvelle qui doit s'accommoder avec leur vie dans l'Hexagone. Dans *Le petit prince de Belleville* (1992), Soumana rejoint son mari en France où elle se retrouve sans papiers. La décision de l'héroïne de ne pas retourner en Afrique sera en grande part due au fait qu'en France elle a découvert que les femmes ont des droits, et qu'il lui sera impossible de vivre sans ces droits. Soumana ne pourra maintenir un lien entre la civilisation africaine, la civilisation européenne et l'amour de son mari, et c'est cette incapacité de maintenir ce lien qui la conduira à sa mort. Dans *Maman a un amant* l'héroïne Mam dénonce que « la femme est née à genoux aux pieds de l'homme » (27). L'héroïne se souvient donc de la condition de la femme en Afrique et revendique cette liberté qui lui a manqué sur le continent africain « Là-bas dans mon pays, j'ai baissé les yeux devant mon père, comme ma mère avant moi, comme avant elle ma grand-mère. Les hommes ordonnaient : prends-donne-fais. Les femmes obéissaient » (*Maman a un amant* 47). Dans ces deux romans, *Maman a un amant* (1993), et *Le petit prince de Belleville* (1992) (suite de *Maman a un amant*), Beyala souligne encore ce malaise de la femme dans un exil qu'elle préférera à son pays sans, ici aussi, réussir à trouver un équilibre qui aurait pu la sauver. Parmi les nombreux romans de Beyala, celui qui retient particulièrement l'attention du lecteur sur la notion de migritude est probablement *Comment cuisiner son mari à l'africaine* publié en 2000.

Ce texte de Calixthe Beyala n'est pas entièrement autobiographique comme celui de Fatou Diome *Le ventre de l'Atlantique*, mais il souligne l'obsession de l'auteure sur le statut de l'exilée. Tout comme Fatou Diome, ce n'est pas la corruption, les exigences d'une société patriarcale et la condition primaire de la femme que Beyala regrette en exil, ce qui lui manque par-dessus tout c'est la culture africaine et les racines de tout un peuple. Beyala adresse le problème de la société africaine d'aujourd'hui et tout comme Diome, elle insiste sur le désir de la population africaine de quitter l'Afrique pour des raisons économiques, politiques ou culturelles. Ce n'est plus la France de la réussite que décrit Beyala mais plutôt la difficulté de retourner en Afrique pour ceux qui se sont exilés. L'auteure souligne aussi l'hybridité des exilés influencés par la culture africaine et européenne.

*Comment cuisiner son mari à l'africaine* (2000), le dixième roman de Calixthe Beyala, raconte l'histoire d'Aïssatou, exilée camerounaise, et dont le métier est de nettoyer les toilettes publiques à Paris. Aïssatou est allée à l'école en France et se considère plutôt comme une « Nègresse blanche » fière de sa peau noire et qui veut garder l'allure des femmes parisiennes. L'héroïne essaie désespérément de séduire son voisin de palier Souleymane Bolobolo à travers des plats africains qu'elle lui cuisine. Malgré les nombreuses recettes que donne le livre, certaines françaises d'autres définitivement africaines, c'est surtout un livre qui traite de la vie parisienne d'une exilée camerounaise

dont la vie est influencée par deux milieux culturels différents et qui s'aperçoit que « l'exil a bouleversé [ses] repères » (Beyala *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 22). Tout comme son auteure, l'héroïne Aïssatou est, elle aussi une émigrée camerounaise. Bien que le roman nous présente Aïssatou comme une Parisienne « pure Black », Beyala commence son roman avec cette phrase : « j'ignore quand je suis devenue blanche » (*Comment cuisiner son mari à l'africaine* 19), affirmation qui reflète le débat intérieur de l'émigrée quant à son identité. L'héroïne a renoncé, sans vraiment mettre une date dans le temps, à son africanité. Les questions qu'elle se pose maintenant sont celles de la plupart des exilées : doit-elle adopter la culture française, garder sa différence ethnique ou bien accepter le pluralisme identitaire des immigrées ?

Aïssatou s'identifie à la femme blanche, en abandonnant les rondeurs de la femme africaine pour la minceur de la parisienne. Cette identification avec la femme blanche se retrouve jusque dans l'hygiène alimentaire puisque, afin de garder cette ligne parisienne, Aïssatou ne mange, au diner, que trois carottes et une soupe en sachet, mais questionné au bar par une femme quant à ses repas Aïssatou ment en affirmant :

Et je lui cite, exaltée, les mets succulents dont mes entrailles se régalaient depuis ma naissance : le coq au vin, arrosé d'un bon beaujolais nouveau ; les épaules d'agneau aux champignons noirs, le ris de veau à la crème fraîche et le couscous mouton à la tunisienne. Je continue mon énumération jusqu'à ce que je voie deux larmes poindre au bord de ses paupières. (Beyala *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 21-22)

Aïssatou, plutôt que d'avouer le régime draconien qu'elle suit pour garder la ligne, préfère mentir en affirmant que sa minceur est « une question de nature » (Beyala, *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 22). Mais sa nature et ses rondeurs, qu'elle s'acharne à faire disparaître, sont africaines avant tout et elle doit se battre au quotidien pour lutter contre cela. Aïssatou souligne :

Moi, je suis une Négrresse blanche et la nourriture est un poison mortel pour la séduction. Je fais chanter mon corps en épluchant mes fesses, en râpant mes seins, convaincue qu'en martyrisant mon estomac les divinités de la sensualité s'échapperont de mes pores. (Beyala, *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 24).

C'est un combat intérieur que mène cette héroïne entre son amour de la nourriture et la finesse de son corps. Aïssatou est tiraillée par ses racines qui lui disent que le rôle de la femme est de satisfaire son mari sexuellement, de garder la maison propre et d'être une excellente cuisinière avec les rondeurs que cela implique et l'autre qui l'oblige à punir son corps pour satisfaire son identité de « Négrresse blanche ». Aïssatou se trouve en déséquilibre identitaire permanent dans sa relation avec son voisin Bolobolo, elle est

culturellement perdue : « j'ai l'impression que mon discours est en décalage, espace et temps. Je sais que j'ai eu une réaction africaine où chacun mêle des casseroles étrangères » (Beyala, *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 35). Puisqu'Aïssatou reconnaît les difficultés qu'elle rencontre pour séduire son voisin, elle aura recours à un marabout<sup>7</sup>. Il est ici intéressant de s'attarder sur le clin d'œil que Diome et Beyala ont pensé important de faire sur la crédibilité des marabouts. En effet dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine*, tout comme dans *Le ventre de l'Atlantique* les auteures font passer les marabouts pour des charlatans dont il faut se méfier. C'est en se rendant chez le marabout qu'Aïssatou fait la rencontre d'un Rastafarien<sup>8</sup> qui, vexé parce qu'elle refuse ses avances, l'accuse d'être le fléau de l'aliénation des femmes noires en France mettant en avant que la seule femme qui n'ait pas perdu sa « blackness » est la femme jamaïcaine puisque, d'après lui, ce sont les seules qui « n'ont pas perdu leur âme » (Beyala, *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 50). Le seul conseil que recevra Aïssatou dans sa quête ne viendra pas du marabout mais de la femme de ce dernier qui affirme que c'est la maigreur d'Aïssatou qui l'empêche de trouver un homme : « T'es trop maigre, répète-t-elle. Qu'est-ce que tu veux qu'un homme mange là-dedans ? Les os, les arêtes ou quoi ? Des os, même un chien appartenant à un Blanc n'en veut pas » (Beyala, *Comment cuisiner son mari à l'africaine* 54). Aïssatou finira par accepter de suivre les conseils de sa mère et de la femme du marabout en essayant d'atteindre le cœur de Bolobolo à travers son estomac, elle se rendra finalement aux subtilités culinaires de la femme africaine, au cœur d'un logement parisien, pour gagner le cœur de son voisin de palier.

Les recettes de ce roman de Beyala sont un mélange de recettes françaises et de recettes africaines. Pour les recettes de cuisine africaine, beaucoup sont difficiles à réaliser puisque les ingrédients sont souvent impossibles à trouver en France et que certains peuvent paraître peu appétissants pour les Français. En effet Beyala parle de tortue, d'antilope, de boa constructeur, de crocodile et de porc-épic soulignant ainsi que c'est là que réside le plus grand problème des exilées puisque selon Hitchcott :

Such recipes can also serve to reinforce the dismantling of 'authenticity' that emerges in the text since 'the consumption of foods viewed as traditional by 'insiders' and as at best unappetizing by 'outsiders' – such as crocodile and Porcupine – is a powerful statement of identity and difference, but also a nostalgic and 'invented' one. (Hitchcott 217)

C'est à travers la nourriture que ces femmes peuvent vivre leur exil et garder contact avec l'Afrique et ceux qu'elles y ont laissés. L'identité de l'exilée se forge ainsi à travers la

---

<sup>7</sup> Un marabout, en Afrique subsaharienne est un sorcier ou un envouteur qui se propose de résoudre tout type de problèmes.

<sup>8</sup> Homme qui fait partie du mouvement rastafari. Mouvement de pensée messianique originaire des Caraïbes.

cuisine. Mais il faut souligner que si la cuisine joue un rôle important pour l'exilée, l'environnement ne doit pas être totalement mis de côté.

Beyala nous montre une identité ethnique qui a du mal à se synchroniser avec son environnement, où la France et l'Afrique deviennent un espace en pleine mutation au sein duquel l'exilée doit constamment se reposer. À la question de Matateyou « Vous êtes de cette génération d'Africains qui est exilée... » Beyala répond « Non, de cette génération d'Africains condamnée par cette société... » (Matateyou 613). Comme Diome et ses personnages qui se sont exilés sous la pression de la société africaine, c'est aussi la société africaine qui a exilé Beyala. Pour l'auteure, en Afrique elle serait « limitée par ces censures hâtives ou sournoises » (cité par Matateyou 613) alors qu'en France cette censure ne l'atteint pas.

Tout comme Fatou Diome, Calixthe Beyala ne se reconnaît plus dans l'Afrique. À la question posée par Matateyou dans son interview avec Beyala sur l'Afrique, l'auteure répond :

L'Afrique est un continent déstructuré. N'importe qui fait n'importe quoi là-dedans. On y est tous fou. Quand j'y vais je deviens un peu folle parce que je ne comprends plus—je ne comprends pas—je m'interroge moi aussi comme un gamin et c'est pour cela que j'écris. C'est un continent qui m'interroge et que j'interroge. Personne ne peut donner la réponse et le but de l'écriture est de trouver la réponse : c'est une quête permanente. Je suis en quête de l'Afrique à travers mes livres. J'essaie de comprendre. (612)

L'aide que peuvent apporter Beyala et Diome à l'Afrique ne peut se faire que loin du continent africain car là-bas personne ne les écouterait mais exilées leur voix prend un nouveau sens, une nouvelle force. Le personnage d'Aïssatou a tout comme l'auteure ce besoin d'indépendance et même si la famille est importante pour l'émigrée, elle ne veut pas avoir à supporter le poids de toute cette famille. L'exil lui permet cette distance nécessaire à son épanouissement de femme. Beyala affirme que si elle habitait au Cameroun « « [elle] n'aurait pas droit à la parole. L'exil [lui] donne la liberté qui [lui] est refusée, l'exil est [sa] survie » (cité par Matateyou 613).

Dans son texte, Beyala réfléchit aussi à la situation africaine actuelle en mettant l'accent sur les relations entre hommes et femmes et en insistant « sur les dangers des rêves stéréotypiques de succès et de bonheur, imposés par les standards occidentaux » (Cazenave 324). On pourra voir dans cette critique de la société africaine une écriture certainement engagée sur la destinée des femmes africaines. Pour Beyala l'important pour la femme est de renaître, et cette renaissance ne pourra se faire qu'avec l'équité des sexes, et à travers la mise à nue des tabous ; cette naissance sera « les prémices à la constitution d'une nouvelle Afrique » (Cazenave 325).

Dans leurs romans respectifs *Comment cuisiner son mari à l'africaine* (2000) et *Le ventre de l'Atlantique* (2003) c'est une dimension particulière et nouvelle du rapport que « la femme africaine intellectuelle et « évoluée » entretient avec l'Afrique » (Malonga 169). C'est cette difficulté de lier la modernité du pays d'accueil avec les anciennes traditions de l'Afrique qui font de ces romans, des romans de la « migritude ». C'est ce passé lourd de traditions et cette nouvelle liberté qui rendent les personnages des romans de la « migritude » si déracinés. La force subversive des personnages féminins de Calixthe Beyala se dresse en pré- texte pour « penser autrement l'Afrique », en revendiquer la réinvention » (Malonga 174). Pour connaître un certain bonheur dans la migritude, il est primordial, pour ces auteures, de rester attachées à leur identité. Ces auteures qui vivent à l'étranger s'efforcent de toucher des sujets qui leur sont propres, ces sujets étant souvent liés à l'identité perdue de l'immigrée et aussi à l'hybridité, concept développé par Homi K. Bhabha<sup>9</sup> qui insiste davantage sur la différence culturelle plutôt que sur la diversité culturelle. C'est à dire que si la diversité culturelle est de reconnaître qu'il existe différentes cultures au sein même d'une société, la différence culturelle, elle, est présente lors de conflits au sein même de cette société. Pour Homi K. Bhabha, il est important de situer la question de la culture puisqu'elle définit les « lieux de culture », qui pour lui ont « besoin d'affirmer une tradition culturelle opprimée [qui] vient de l'inconfort de la situation sociale » et que « les limites de cette notion de diversité culturelle résident dans sa résistance à l'intertextualité » (cité par Niang).

*Le ventre de l'Atlantique* (2003) et *Comment cuisiner son mari à l'africaine* (2000) montrent cet écart entre l'ici et l'ailleurs. Fatou Diome et Calixthe Beyala ont trouvé un langage commun qui se trouve entre l'Occident et leur espace d'origine. Cherchant leurs valeurs dans ces deux mondes, ces auteures peuvent enfin dépasser le conflit culturel et idéologique. Ces auteures abordent de nouveaux sujets dans l'écriture féminine et posent un regard sur leur pays d'origine en s'efforçant de ne pas trop s'attacher à l'idée anticolonialiste. On retrouvera dans leurs œuvres la marque des textes des années 60 où des auteurs, tel que Cheikh Hamidou Kane, parlaient déjà de la confrontation entre l'Afrique et l'Occident ; en effet ces romans s'inspiraient de la Négritude qui accusait l'Occident d'être responsable du malheur en Afrique.

Dans la littérature féminine d'aujourd'hui, la Négritude a perdu de son impact, on remarque que l'importance est donnée au vécu des héroïnes confrontées à un exil intérieur. Ces auteures ont choisi de redéfinir une nouvelle identité : celle de l'exilée. Afin qu'elle n'ait pas à choisir entre les deux cultures l'exilée doit se créer sa propre identité car d'après Diome :

---

<sup>9</sup> Homi K. Bhabha a élaboré une théorie postcoloniale influente en articulant les pensées de Jacques Derrida, de Jacques Lacan, de Michel Foucault et surtout d'Edward Said. Avec Gayatri Chakravorty Spivak et Edouard Said, Bhabha fait partie de la triade des théoriciens et critiques postcoloniaux les plus influents sur la recherche contemporaine.

Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances (...). Partir, c'est porter en soi non seulement tous ceux qu'on a aimés, mais aussi tous ceux qu'on détestait. Partir, c'est devenir un tombeau ambulante rempli d'ombres, où les vivants et les morts ont l'absence en partage. Partir, c'est mourir d'absence. On revient, certes, mais on revient autre. Au retour, on cherche, mais on ne retrouve jamais ceux qu'on a quittés. (Diome 262)

C'est une écriture « décentrée » que nous retrouvons chez ces auteures et qui a grandement influencée le mouvement de la migritude. Est-ce finalement le lieu de naissance ou celui de la résidence ou bien est-ce l'influence de la culture du pays d'origine qui façonne l'identité littéraire de ces auteures et de leurs héroïnes ? Quelle que soit la réponse, les auteures et leurs héroïnes subissent cette quête identitaire qui définit la littérature africaine féminine d'aujourd'hui. On pourrait donc conclure que Diome et Beyala à travers l'espace où elles habitent cherchent à dessiner les contours d'une Afrique nouvelle, une Afrique à construire ou à reconstruire.

Les auteures de la migritude continuent à transporter le lecteur dans une Afrique qui fait, malgré tout, partie entière de leur vie. Ces auteures trouvent une solidarité commune, non pas dans le rejet du racisme colonial mais plutôt dans leur quête d'identité.

#### ŒUVRES CITÉES

- Beyala, Calixthe. *Comment cuisiner son mari à l'africaine*. Paris: Albin Michel, 2000. Print.
- . *Le petit prince de Belleville*. Paris: Albin Michel, 1992. Print.
- . *Maman a un amant*. Paris: Albin Michel, 2002. Print.
- Cazenave, Odile. *Afrique sur seine: une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris: L'Harmattan, 2003. Print.
- Chevrier, Jacques. « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de « migritude » ». *Notre Librairie* 155-156 (2004): 96-100. Print.
- . « L'image du pouvoir dans le roman africain contemporain. » *L'Afrique littéraire* 85 (1989): 3-13. Print.
- Diome, Fatou. *Le ventre de l'Atlantique*. Paris: Anne Carrière, 2005. Print.
- Diop, Papa Samba. "Écriture et émigration: Les Auteurs Francophones Subsahariens." *TRANS* Nr. 17: 3.4, Jan. 2010. Web. 10 Apr. 2014.
- Drame, M. "L'émergence d'une écriture féministe au Sénégal et au Québec". *Ethiopiennes* 74 (2005) : 119-129. Print.

- Hitchcott, Nicki. « Comment Cuisiner Son Mari à l'africaine: Calixthe Beyala's Recipes for Migrant Identity. » *French Cultural Studies* 14 (2003): n. pag. Print.
- Kane, Fatoumata. *La femme et la littérature en Afrique: Un engagement socioculturel et politique*. Nov. 2009. Web. 2 Jun. 2012.
- Kesteloot, Lilyan. *Anthologie négro-africaine. Histoire et textes de 1918 à nos jours*. Paris: Edicef, 1992. Print.
- Kom, A. « Pays, exil, précarité chez Mongo Beti, Calixthe Beyala et Daniel Biyaoula. » *Notre Librairie* 138-139 (2000): 42-55. Print.
- Lavigne, Sophie. « La migritude : une errance identitaire et littéraire ? » *Equinoxes* 10 (2008): 75-87. Print.
- Malonga Alpha Noël, « « Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul. » *Cahiers d'études africaines* 181 (2006): 169-78. Print.
- Matateyou, Emmanuel. « Calixthe Beyala: entre le terroir et l'exil. » *The French Review* 69.4 (1996): 605-15. Print.
- Niang, Amadou Hame. « Du déclin du mythe impérial à l'affirmation de l'identité noire dans *Au cœur des ténèbres* (1902) de Joseph Conrad, *Batouala* (1921) de René Maran et *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) d'Aimé Césaire. » *Mémoire Online*, 2008. Web. 1 Feb. 2014.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. London: Routledge, 1992. Print.
- Sakho, Cheick. « Citoyenneté universelle : la quête obsédante d'une identité dans le ventre de l'atlantique. » *Éthiopiennes* 78 (2007): 51-63. Print.
- Thiam, Saliou. *La littérature de l'immigration africaine ou un appel au bien être. La littérature Africaine*, 2012. Web. 11 Oct. 2013.
- Volet, Jean-Marie. « Romancières francophones d'Afrique noire: vingt ans d'activité littéraire à découvrir ». *French Review* 65.5 (1992): 765-73. Print.
- Zadi, Samuel. « La « Solidarité africaine » dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome. » *Nouvelles Études Francophone* 25.1 (2010): 171- 88. Print.